le compte de la jeune reine, dont elle avait espéré faire un instrument docile de ses volontés, la vieille princesse se laissa tranquillement enlever. Seulement un des officiers chargés de l'accompagner l'entendit murmurer d'une voix sourde :

—Ah ! monseigneur Albéroni, vous m'avez indignement trompée. Je me vengerai.

Au moment où Feliciano reprenait un peu de calme et cherchait encore des yeux dans la foule sa jeune maîtresse, on s'entretenait autour de lui de ce grave incident de la journée.

—Domingo, balbutia-t-il d'une voix faible, que m'est-il donc arrivé ?

—Il vous est arrivé que vous devez moins que jamais compter sur l'envoyé de Parme, dit le vinaterio, car il va avoir affaire à forte partie. Demain matin nous retournerons à Madrid de compagnie et nous causerons de vous, qui me paraissez trop amoureux, et de vos espérances, qui me semblent plus que jamais aventurées.

II.

LE MINISTRE-ROI.

Elisabeth Farnèse était plus vive que méchante. La réflexion calma presque aussitôt sa colère. Craignant que la violente mesure qu'elle venait de prendre à l'égard de la favorite ne mécontentât le roi, elle lui dépêcha sur-le-champ un courrier porteur d'un billet écrit à la hâte et dans lequel elle justifiait sa conduite. Mais cette démarche, elle put bientôt s'en convaincre, était inutile. Philippe V, qui l'attendait à Guadalaxara, dans le somptueux palais du duc de l'Infantado, lui fit un accueil des plus empressés. Il descendit dans la cour d'honneur, courut lui baiser la main et s'informa si galamment, de sa santé qu'elle vit clairement que, loin de lui en vouloir, il lui savait gré de ce qu'elle avait fait.

Le lendemain même, les deux époux partirent pour Madrid et se rendirent au Buen-Retiro, où la cour devait désormais se fixer.

Elisabeth, adroite et jolie, parvint en peu de temps à s'emparer de l'esprit et du cœur de Philippe V ; mais il n'en fut pas de même des Espagnols. Ceux-ci lui accordaient un sens droit, un esprit vif et une sagacité merveilleuse, mais ils ne pouvaient lui pardonner ce qu'ils appelaient le sans-façon de ses manières. Et, en effet, au dire même de ses partisans, Elisabeth tenait trop peu de compte de la fierté castillane. Elle était généralement détestée. Un seul homme, Albéroni, la soutenait avec dévoûment. L'astucieux prélat, devenu, malgré la vive opposition du nonce Aldovrandi, cardinal et maître du poste politique qu'avait accupé si longtemps Mme des Ursins, s'était d'abord étudié à captiver les bonnes grâces de sa souveraine pour arriver au pouvoir. Puis, une fois arrivé, il avait tendu tous ses soins à plaire à la reine. Cette grande, difficile, et dangereuse conquête eût mis le comble à son ambition.

Albéroni était un homme remarquable. Il avait la taille haute, le front large, le regard fin. L'égal, pour la science, des Guicciardini et des Mai, il n'a eu besoin, pour se placer au rang des Ximenès et des Richelieu, que d'une chose, celle qui justifie tout et qui dépend plus souvent du hasard que du génie, le succès :

Le prélat était vaniteux. Sa mise, toute simple qu'elle fût toujours, révélait la plus exquise coquetterie. On le disait heureux en amour. Peut-être que cette circonstance encouragea la passion qu'il avait conçue pour la reine. Quoi qu'il en soit, il redoutait le scandale, et plus encore la colère du roi. Il n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il se décida donc pour un moyen terme qui lui semblait tout concilier. Un jour, comme il se rendait pour faire ses prières dans l'oratoire du palais, rencontrant Laura, l'une des femmes ordinaires de la reine, il l'aborde, lui met dans la main une bourse et une lettre en lui disant à mi-voix : (1).

—La bourse à toi, la lettre à la reine.

—Mais, monseigneur....

—Silence !

—Je ne puis m'en charger.

—Si tu me sers bien, je double la somme : dans le cas contraire..., tu me connais. Va !

Et il s'éloigna.

Laura resta d'abord interdite, car bien qu'elle ne sût pas positivement de quelle mission elle se trouvait chargée, elle en devinait cependant assez l'importance d'après le mystère avec lequel on la lui avait confiée, et surtout d'après

(1) L'histoire ne donne pas ce caractère à Albéroni : c'est une calomnie à la façon de Bellanger.